

# LEÏLA SEBBAR

“Je n'échappe pas à mon destin”

Née en 1941, à Aflou, en Algérie française, d'un père algérien et d'une mère française, l'écrivaine est la synthèse des deux rives de la Méditerranée qui se regardent avec méfiance. Son œuvre prolifique est centrée sur l'exil et les relations Orient-Occident. Dans son dernier ouvrage, elle présente la voix des femmes arabes, des jeunes odalisques aux filles issues de l'émigration.

Propos recueillis par Nadia Harhroubi-Safsaf



**DANS LA CHAMBRE**  
de Leïla Sebbar, éd. Bleu autour  
(mai 2019), 128 p., 15 €.

Boyan Topaloff/AFP

**Est-ce que “Dans la chambre” est un clin d’œil à l’un de vos précédents ouvrages, “Voyage en Algéries autour de ma chambre”, paru en 2008 ?**

Je dirais non. Toutefois, il y a toujours des correspondances, des rappels. Ici, ma démarche est très différente. Il s'agit de nouvelles, de textes de fiction. Je n'irais pas jusqu'à dire que *Voyage en Algéries autour de ma chambre* est un essai, mais ce n'est pas comparable. Cet ouvrage auquel vous faites référence peut se lire de deux manières : à travers l'image ou par les textes. Ce sont des sortes d'indices du Maghreb en France, particulièrement l'Algérie en France. Le thème est toujours le même, mais j'apporte des variations dans chacun de mes livres. Je n'échappe pas à mon destin.

**C'est aussi un ouvrage qui se regarde, grâce aux aquarelles de Sébastien Pignon, votre fils...**

C'est une sorte de contrat entre nous. Sa production artistique n'a rien à voir avec ce qu'il fait pour moi. Il réalise des illustrations parce que je suis sa mère (*rires*).

**Pourquoi avoir choisi la forme de la nouvelle ?**

En vérité, j'ai toujours écrit des nouvelles de façon simultanée depuis que j'ai commencé mon métier. Si on observe ma bibliographie, on le voit. J'ai publié récemment (*en 2017, ndlr*) un recueil de nouvelles, *L'Orient est rouge* sur les jeunes jihadistes partant en Syrie. En 2012, j'ai aussi sorti *Ecrivain public*, qui est une collection de nouvelles. J'aime ce genre.

**Pourquoi l'idée de cette chambre qui, par moments, est un espace d'évasion et aussi d'emprisonnement ?**

Je ne sais pas. Je trouve cela intéressant. On croit qu'on est libre, qu'on peut aller dehors quand on le veut, mais si on calcule le temps passé dans un espace (ressemblant à une chambre), on serait impressionné. J'ai toujours été enfermée lorsque j'étais petite, durant la guerre d'Algérie. Toutes les filles de tous milieux sociaux ne sortaient pas seules. C'est encore un peu le cas aujourd'hui. Une fille doit être accompagnée pour éviter de se faire agresser. Même en France, je l'ai été aussi dans une chambre d'étudiante. Cela ne veut pas dire que je n'étais pas libre.

**Est-ce qu'on vous a souvent interrogée sur votre identité ?**

Oui, mais j'écris en français. Je suis enracinée dans cette culture, celle de mon père, Algérien, je l'ai apprise par moi-même parce qu'elle ne m'a pas été transmise.

**Vous disiez en préambule que vous étiez une auteure ancrée dans les sujets contemporains. Et là, on le voit justement avec une des nouvelles évoquant Zahia Dehar, une ancienne escort-girl franco-algérienne. De quoi est-elle le symbole, selon vous ?**

C'est compliqué de s'engager sur ce sujet. Je l'ai vue à la télé sur BFM-TV, elle ressemblait à une poupée gonflable. C'était incroyable, tant elle était inexpressive. Les journalistes parlaient d'elle comme une beauté, une icône de la libération féminine. J'ai trouvé cela ahurissant. Je ne vais pas attaquer cette jeune femme. Elle a souffert durant son enfance. Je crois qu'elle a été élevée par sa mère. Evidemment, on retrouve dans les sociétés occidentales un certain nombre de figures comme Zahia, en qualité d'objets de consommation.

**Représente-t-elle le fantasme de la femme orientale auprès de l'Occident ?**

Je ne crois pas, peut-être en arrière-pensée. Elle pourrait ne pas s'appeler ainsi, Zahia, comme l'autre jeune femme, Nabila. Il se trouve que ces filles font partie de l'immigration maghrébine. Je ne les vois pas comme un modèle exotique. On peut les comparer à d'autres modèles français, américains.

**N'ont-elles pas une surface médiatique parce qu'elles représentent cette image de l'interdit par rapport aux origines ?**

Oui, en partie. Ce n'est pas la femme "arabe" qui se libère. Elles ont vécu ici, en France, c'est-à-dire dans une société prônant la libération des femmes. Ce n'est pas la charia qui domine. Je ne les vois pas comme vous les décrivez. Elles sont manipulées par les médias mais aussi par un système qu'elles mettent en cause. Par exemple, on sentait bien que Zahia avait compris ce système. Elle utilisait tout ce qui était en sa possession pour séduire

et parvenir à son idéal. C'est la féminité libre et libérée, opposée à la soumission et à la résignation.

**Vous faites référence à la femme en tant qu'objet de consommation. Vous pointez du doigt cela dans cette nouvelle...**

Oui, et le paradoxe de Zahia, c'est qu'elle se présentait avec tout ce que représente la femme-objet, et en même temps, elle tenait un discours de femme indépendante.

**Vous abordez aussi le port du voile à travers la nouvelle “C'est le diable, papa !”**

Cette histoire peut être interprétée de multiples manières. Tous les enfants ont entendu parler des attentats, du terrorisme... Cette femme, je l'ai rencontrée dans mon quartier. Elle était enveloppée de la tête aux pieds. J'ai eu une espèce d'anxiété. Comment peut-on vivre comme elle ? C'était effrayant.

**On voyage beaucoup à travers l'Algérie dans votre ouvrage. Vous faites de nombreux clin d'œil, notamment à l'écrivaine Isabelle Eberhardt et au peintre Gustave Guillaumet.**

Guillaumet est un peintre intéressant qu'on a oublié, c'est heureux que l'on le redécouvre enfin. Il y avait une très belle exposition à La Piscine de Roubaix (*lire le Courrier de l'Atlas n° 136, ndlr*). J'ai d'ailleurs écrit un texte pour le catalogue.

**On pourrait dire que c'est un orientaliste avec un autre regard. D'ailleurs, il dépasse cette étiquette. Ce n'est pas le cas d'Eugène Delacroix...**

Oui mais Delacroix est intéressant. Je trouve que les critiques façon Edward Saïd (*auteur de L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident, en 1980, ndlr*) ne facilitent pas le regard. On le rétrécit. Les discours des décoloniaux m'insupportent parce que cela met des limites à l'analyse. Je ne suis pas d'accord avec le parti pris "les Arabes parlent des Arabes", "les Noirs parlent des Noirs". On ne peut réfléchir ainsi. Lors d'une séance de dédicace en Allemagne, un Algérien s'est levé et m'a dit : "Vous devriez changer de nom à cause de ce que vous écrivez." Il n'avait pas lu mes livres mais associait une supposée analyse à cause de mon prénom. Je trouve cela criminel.

**C'est peut-être aussi générationnel. Les jeunes générations, par exemple, n'ont pas connu le colonialisme...**

Mais oui, c'est justement ces générations qui peuvent questionner la période coloniale. Cependant, à mon sens, quand on aborde le décolonialisme, il y a un effet pervers. Regardez le mal que les anciennes colonies ont à en parler. Et pour former des historiens maghrébins, c'est très difficile ! En France, on peut et c'est votre rôle. Votre génération possède le recul suffisant pour s'emparer du sujet. ■